Bavardages et masculinités au XVII^e siècle

Nicholas Hammond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2211>

DOI : 10.4000/itineraires.2211

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 91-105

ISBN : 978-2-296-07519-1

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Nicholas Hammond, « Bavardages et masculinités au XVII^e siècle », *Itinéraires* [En ligne], Numéro inaugural | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2211> ; DOI : 10.4000/itineraires.2211

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bavardages et masculinités au xvii^e siècle

Abstract

This article concerns the close connection between gossip and the expression of male same-sex desire in seventeenth-century France. Traditionally associated with the negative qualities imputed to women or serving as a covert vehicle for the playing out of social and political rivalries, gossip is here shown to have had an important and positive function: affording a space for groups which were not otherwise allowed a voice.

Cette étude se divise en deux parties: la première s'intéressera au phénomène du bavardage au xvii^e siècle; la seconde se concentrera sur l'étude d'un tabou précis, la sodomie masculine, en conjonction avec le bavardage et la masculinité.

Bavardage

Malgré de nombreux articles et études de qualité sur le bavardage, presque tous relatifs au concept général ou à une période particulière en Grande-Bretagne, le bavardage au xvii^e siècle en France reste un sujet peu examiné¹. Bien qu'il ait quelques points communs avec celui d'autres époques ou d'autres endroits, le bavardage en France en ce temps-là semble imprégné d'une intensité étrange, intensité qui, à mon avis, tient aux liens et surtout aux différences qui unissent et distinguent bavardage et conversation. Avant d'aborder une définition possible du bavardage, il est donc nécessaire de faire quelques remarques sur la conversation.

On sait que loin d'incarner la spontanéité qui la caractérise de nos jours, la conversation au xvii^e siècle était strictement réglée et modelée

1. Les termes « bavard » et « bavardages » renvoient ici à des catégories proches de ce qu'on appelle en anglais « *gossip* » et qu'on pourrait aussi rendre par « commérages ». Cet article reprend et développe une version antérieure parue dans *Queer : Écritures de la différence ?*, dir. P. Zoberman, 2 vol., Paris: L'Harmattan, 2008.

d'après un idéal aristocratique de civilité et de sociabilité, particulièrement visible dans les salons. Non seulement les manuels de conversation démontraient l'importance de bien converser, mais les conversations elles-mêmes constituaient un modèle pour la littérature d'excellence et, surtout, un modèle de bienséance. En d'autres termes, l'élaboration de la personnalité et même de la perception de soi comme être social était intimement liée aux diverses fonctions de la conversation. Comme l'écrit Elizabeth Goldsmith, « [l]a conversation créait son propre espace social avec des frontières soigneusement délimitées² ».

En ce qui concerne le bavardage, la principale différence tient au fait qu'il n'est pas si soigneusement cantonné dans des frontières de cet ordre. Bien que, comme nous le verrons, il crée de nettes oppositions entre différents groupes de personnes, le bavardage s'immisce là où la conversation ne s'aventure pas. Alors que la conversation civilisée a lieu dans la sécurité et la formalité relatives des salons ou d'autres contextes sociaux bien réglés, le bavardage se propage dans la rue, dans les tavernes, dans les couloirs des palais royaux et dans les chambres à coucher. Le bavardage est risqué, la conversation sans danger. La conversation sophistiquée appartient aux classes aristocratiques et à ceux qui y aspirent ; le bavardage fait fi des classes sociales.

On constate à quel point le bavardage s'éloigne des idéaux de la conversation en lisant un extrait du *Journal* de Dangeau, daté du dimanche 17 décembre 1684 et rédigé à la cour de Louis XIV : « Le bruit se répandit qu'on avoit fait, le soir du samedi, une cruelle insulte à M. de Termes dans la galerie basse ; ce bruit étoit apparemment faux, et le roi témoigna en être fort mécontent. Il fit faire des perquisitions pour savoir qui avoit fait courir ce bruit-là³. »

Nous envisagerons par la suite les circonstances de cet incident, mais examinons d'abord les détails du passage lui-même. La première question que l'on se pose est de savoir si l'on peut appeler ce « bruit » un exemple de bavardage ou une rumeur. La distinction qu'en fait l'anthropologue James C. Scott est, à cet égard, très utile :

Le bavardage se distingue de la rumeur en ce qu'il se rapporte traditionnellement à des histoires destinées à ruiner la réputation d'une ou de plusieurs personnes reconnaissables. Si les auteurs gardent leur anonymat, la victime est en revanche clairement identifiée⁴.

2. E. Goldsmith, *Exclusive Conversations : The Art of Interaction in Seventeenth-Century France*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1988, p. 2. La traduction de tous les extraits anglais est la mienne.

3. Dangeau, P. de Courcillon, *Journal, avec les additions du duc de Saint-Simon*, 19 vol., Paris, Firmin-Didot frères, 1854-1860, vol. I, p. 81.

4. J. C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance : Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press, 1990, p. 142.

Si l'on applique cette observation à l'extrait du journal de Dangeau, l'incident se trouve sans aucun doute dans le domaine du bavardage plutôt que de la rumeur. Alors que la victime, M. de Termes, est clairement identifiée, les auteurs gardent l'anonymat. Le verbe pronominal « se répandre » suggère que ce bavardage est mû par sa propre force ; il semble que personne n'en soit responsable et, qui plus est, il est difficile de juger de sa véracité. La plus haute autorité de l'État, le roi lui-même, est incapable d'en trouver l'auteur ; il ne peut que reproduire la nature indéterminée du bavardage en ordonnant une recherche elle-même indirecte.

Saint-Simon, dans les notes qu'il a rédigées au journal de Dangeau, explique en détail l'« insulte » subie par Termes, et il est intéressant de découvrir les différents niveaux de bavardage sur lesquels le récit se développe : la force d'autoperpétuation du bavardage n'est pas confinée à un seul groupe d'individus. Termes, bien que noble, n'était pas riche et faisait tout son possible pour être nommé « premier valet de chambre du roi ». En conséquence, nous dit Saint-Simon, « il fut tellement accusé de lui rapporter tout ce qu'il voyoit ou entendoit, qu'il étoit seul au milieu de la Cour sans que personne voulût lui parler, encore moins le recevoir⁵ ». Ainsi, Termes fournissait au roi des éléments de bavardage que certains ne voulaient pas que celui-ci entende. En conséquence, il semble qu'il ait été battu par des hommes en embuscade et soit devenu, à son tour, le sujet de bavardages.

L'extrait du journal de Dangeau illustre également une autre fonction du bavardage qui, selon la définition de Patricia Meyer Spacks, peut « solidifier en un groupe la perception qu'il a de lui-même en renforçant les notions d'« extérieur » (peuplé par ceux de qui l'on parle) et d'« intérieur » (le territoire temporairement protégé des bavards)⁶ ». Cette distinction entre l'extérieur et l'intérieur est renforcée par la raclée donnée à Termes par un groupe d'individus. Dans un autre registre, l'ambiguïté morale du bavardage est mise en avant par ce récit, car l'on y trouve plusieurs marques de son discrédit. Le roi est indigné par le bavardage qui circule au sujet de Termes, mais cette indignation n'est visiblement pas partagée par ceux que l'on soupçonne de l'avoir propagé car, selon Saint-Simon, « ils en demeurèrent quittes pour en rire⁷ ». Pourtant, les responsables eux-mêmes désapprouvent l'usage que Termes fait du bavardage à leur encontre, et ils le punissent pour cela. Ainsi, le bavardage peut être perçu de façon négative ou positive, selon qu'on l'envisage du point de vue de celui qui le propage ou de celui qu'il vise.

5. Dangeau, *op. cit.*, vol. I, p. 81.

6. P. M. Spacks, *Gossip*, New York, Knopf, 1985, p. 5.

7. Dangeau, *ibid.*

Comme *addendum* à cet épisode apparemment insignifiant, il est intéressant de voir comment l'incident se traduit, quelques mois plus tard seulement, en bavardage de rue sous forme de chansonnette :

Si vous voulez scavoir pourquoi
Termes ne dit plus rien au Roy,
C'est qu'à force de dire
Eh bien,
Fort souvent on s'attire
Vous m'entendez bien ⁸.

Nous nous trouvons ici face à un cas de metabavardage qui se développe autour de ce qui est tu aussi bien que de ce qui est dit : Termes, rapporteur notoire auprès du roi, est réduit au silence par la correction qu'il reçoit. Mais ceux qui en parlent dans la chanson ont également recours au silence, à une compréhension tacite résumée par le vers « Vous m'entendez bien », vers utilisé d'ailleurs dans beaucoup de chansons de l'époque. De la même façon que le bavardage dont Termes usait représentait un danger pour sa sécurité, le bavardage communiqué ici par le chanteur à ses auditeurs comporte ses propres dangers qui doivent nécessairement être dissimulés dans la compréhension mutuelle de faits sous-entendus.

Venons-en à présent au vocabulaire associé au bavardage. En français, il n'existe pas de terme qui ait un sens aussi étendu que le mot anglais *gossip*. Bien que le nom « bavardage » n'apparaisse pas dans les dictionnaires monolingues du XVII^e siècle, on trouve le mot « bavard », comme nom aussi bien que comme adjectif. Selon le *Dictionnaire de l'Académie françoise* (1694), un bavard est un « causeur qui ne garde point le secret » et dans le *Dictionnaire* de Furetière (1690), c'est un « indiscret, qui parle trop⁹ ». Il nous faut donc considérer tout un réseau de termes qui entrent, d'une façon ou d'une autre, dans la catégorie de *gossip*. « Bruit » est peut-être le terme le plus répandu (et nous l'avons déjà rencontré dans l'extrait du journal de Dangeau). On peut également placer « rumeur » dans le contexte du bavardage, à condition de lui attribuer la valeur donnée au mot par James C. Scott. Le terme « médisance » est largement associé au concept de bavardage nuisible, tout particulièrement par Madeleine de Scudéry dans son essai *De la médisance*. Deux autres mots importants sont « babil » – « abondance de paroles sur des choses de neant ou superflus ; un parler continuel et importun. Les femmes et les vieillards ont toujours trop de babil » et « [b]abillard : un indiscret qui ne sçauroit tenir sa langue, qui va dire tout ce qu'il a ouy dire en tous les lieux où il se

8. *Recueil de chansons, vaudevilles, sonnets, épigrammes, épitaphes, et autres vers satiriques et historiques*, dit *Chansonnier Maurepas*, BnF, ms. fr., 12619, 30 vol., vol. V, 1685, fol. 408.

9. *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, 2 tomes, Paris, 1694 ; A. Furetière, *Le Dictionnaire universel*, Le Hague et Rotterdam, 1690.

trouve » (Furetière). Enfin, « murmure » et « causeur » sont d'autres termes souvent liés au même phénomène. Au ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et jusqu'au début du ^{xviii}^e siècle en France, il est probable que ces termes ne comportaient pas encore les « connotations principalement féminines et négatives » si bien analysées par Bernard Capp par rapport au terme anglais¹⁰. Si nous prenons en effet l'exemple de l'utilisation de « médisance » par Scudéry, nous voyons que l'auteur a tendance à assimiler les bavards aux hommes, et les victimes du bavardage aux femmes : « comme ordinairement les gens braves et courageux ne s'amuse pas à médire, les médisants qui ne le sont pas, attaquent moins ceux qui peuvent se venger, que des femmes qui ne peuvent que se plaindre et les mépriser¹¹. » De plus, puisque le bavardage constituait une partie si essentielle de la vie de la cour française, il était impossible qu'il dépende uniquement des femmes, même si on verra dans le cas de la description de Philippe d'Orléans que les bavardages sont associés à une perception de sa féminité. Le mot « caquet » qui, lui, comporte bien des connotations féminines et négatives (Furetière : « abondance de paroles inutiles qui n'ont point de solidité ; les femmes parlent beaucoup, mais elles n'ont que du caquet, ne parlent que de bagatelles »), se trouve rarement dans les mémoires ou les écrits de l'époque, mais il figure dans les chansons de rue¹².

En distinguant la rumeur du bavardage, Scott fait remarquer que ce dernier se compose de récits. Bien que Scott n'insiste pas sur le rôle de la narration dans le phénomène du bavardage, il me semble que celle-ci en fait partie intégrante et que c'est pour cette raison que le genre (sexué) est un élément essentiel pour son analyse.

Bien que le bavardage soit par sa nature éphémère et largement diffusé par la communication orale, ce n'est pas seulement dans ce contexte que les rumeurs se propagent ou que le bavardage prend son essor. Comme Adam Fox le note au sujet de la rumeur, « [l']essence même de la rumeur, ce qui lui donne de la vie, c'est le souffle des gens qui parlent. Et pourtant, bien qu'elles dépendent profondément de la communication orale, les rumeurs peuvent être lancées et courir au moyen d'autres médias¹³ ». Fox poursuit en s'intéressant au bavardage politique qui est surtout diffusé

10. B. Capp, *When Gossips Meet: Women, Family and Neighbourhood in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 7.

11. J. Hellegouarc'h, éd., *Anthologie : l'art de la conversation*, Paris, Classiques Garnier, 1997, p. 124.

12. Voir, par exemple, le *Chansonnier Maurepas*, vol. II, 1651, fol. 293 :

Ayons toujours forces amourettes,
Forces poulets, forces fleurettes,
Peu de mal, beaucoup de caquet,
Enfin vive l'amour coquet.

13. A. Fox, *Oral and Literate Culture in England, 1500-1700*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 353.

par le manuscrit et l'imprimé. Encore plus que la rumeur, le bavardage s'épanouit lorsqu'on le couche sur le papier. Les dangers du bavardage écrit étaient pourtant estimés bien plus grands que ceux liés au bavardage oral. Dans *De la médisance*, Madeleine de Scudéry établit clairement cette distinction par le biais de son personnage, Almedor, qui soutient que « la médisance écrite et imprimée est encore plus dangereuse et plus criminelle que l'autre, parce qu'elle ne meurt pas avec la conversation, et ne se renferme pas au lieu où on la fait ¹⁴ ». Le XVII^e siècle est particulièrement propice aux diverses formes de bavardage écrit, qui d'un côté alimentent le bavardage parlé, et de l'autre constituent à leur tour du bavardage : journaux intimes, mémoires, lettres, chansons, recueils de conversations, histoires ou proverbes, gazettes.

La nature même du bavardage fait souvent ressortir plusieurs oppositions, telle celle, dans l'extrait du journal de Dangeau, portant sur l'« intérieur » et l'« extérieur ». Un autre contraste essentiel est celui qui oppose le privé et le public. À travers le bavardage, les affaires privées deviennent nécessairement publiques, même si au XVII^e siècle il n'est pas facile de distinguer ces deux domaines, la frontière qui les sépare n'étant pas toujours nette. Prenons, par exemple, deux médias essentiels du bavardage écrit au XVII^e siècle : les mémoires, qui constituent du bavardage parfois bien des années après que les faits dont on parle se sont produits, et les lettres, qui, au contraire, offrent souvent une réaction immédiate aux événements ; nous verrons que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. Un des *topoi* récurrents du mémorialiste du XVII^e siècle est qu'il écrit pour être lu par lui-même ou par ses parents et amis proches, ce qui souligne la nature privée du texte. En règle générale cependant, les mémoires ne s'adressent à personne en particulier et la plupart d'entre eux ne doivent être lus qu'après la mort de leur auteur : ils constituent donc un terrain d'expression plus libre que l'histoire officielle, élargissant par là même le cercle des lecteurs potentiels au-delà des bornes étroites décrites par le ou la mémorialiste. En d'autres termes, ce qui paraît relever du domaine du privé devient en réalité une représentation publique de bavardage. De même, on sait que les lettres personnelles n'étaient pas exclusivement réservées à un usage privé, mais que, d'une façon ou d'une autre, elles faisaient souvent l'objet d'une lecture publique. Dans les lettres de M^{me} de Sévigné, par exemple, on voit que l'épistolière s'attendait souvent à ce que ses missives soient lues par un cercle élargi de personnes, tout comme elle-même avait l'habitude de lire les lettres de sa fille à ses amis de salon. Le bavardage, qui ne devait originellement être partagé qu'entre l'expéditeur et le destinataire, obtient ainsi une audience plus large. Un autre exemple de médiation publique, ou plutôt d'interruption de correspondance privée, est offert par les lettres de la princesse Palatine, seconde femme de Philippe d'Orléans, qui ont

14. Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 124.

été interceptées par les agents du roi. On suppose que les critiques qu'elle faisait de Louis XIV lui-même et de M^{me} de Maintenon ont été traduites de l'allemand, langue dans laquelle elle écrivait, puis lues par les personnes concernées qui, on peut le deviner, n'ont guère dû les apprécier.

Dans la deuxième moitié du xvii^e siècle, le bavardage est plus que jamais dangereux avec la création en 1667 de la lieutenance générale de police de Paris : pour la première fois, le bavardage des rues était recueilli par des espions et rapporté au lieutenant général qui, à son tour, communiquait les informations au roi lors de ses visites hebdomadaires¹⁵.

Les dangers liés au bavardage nous amènent inévitablement aux sujets qui le nourrissent. Des thèmes inoffensifs, tels que l'annonce de la naissance d'un enfant ou la nomination d'un ministre, ne constitueront que rarement un sujet de bavardage, à moins qu'ils ne s'accompagnent de la transgression d'un tabou ou d'un interdit. Dans le contexte de la France du xvii^e siècle, où tout était strictement réglé, il est particulièrement intéressant d'explorer le lien qui existe entre le bavardage et les sujets tabous qui n'apparaissent pas dans les journaux officiels ou la littérature de l'époque, à commencer par celui du désir charnel pour les personnes de son propre sexe.

Sodomie et masculinité

En ce qui concerne le xvii^e siècle, la thèse foucaldienne qui considère l'homosexualité comme un ensemble d'« actes » et non pas d'« identités » peut être retenue, à condition d'ajouter que certaines personnes se définissaient néanmoins au travers de leur attirance pour des individus du même sexe qu'elles. Bien que le mot « homosexuel » n'existât pas à l'époque, il y avait bien un vocabulaire qui définissait les personnes homosexuelles. Pour les hommes, par exemple, on trouve les mots « bardache » (le partenaire passif) et « bougre » (le partenaire actif) ; « sodomite » était également utilisé, mais ne concernait pas exclusivement l'homosexualité¹⁶. On appelait parfois les femmes attirées par d'autres femmes des « tribades ».

Si l'on considère le thème du désir homosexuel non seulement dans les lettres et les mémoires, mais également dans les biographies et les œuvres littéraires, on trouve des tabous auxquels on ne s'attendrait pas. Dans une biographie de Philippe d'Orléans, l'homme bisexuel le plus célèbre du siècle, on lit que le frère du roi avait « une multitude d'attachements affectifs contre nature » et qu'il menait « une vie de turpitudes masculines¹⁷ ».

15. Voir A. Farge, *Dire et mal dire : l'opinion publique au xviii^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 15-16.

16. Voir C. Courouve, *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot, 1985.

17. C. Bouyer, *Le Duc d'Orléans : frère de Louis XIV*, Paris, Flammarion, 2003, p. 245 et 209.

On croirait volontiers que ce sont les mots d'un biographe moralisateur du XVIII^e ou du XIX^e siècle, ou, au plus tard, des années 1950. Au contraire, il s'agit de phrases tirées d'un ouvrage de Christian Bouyer, publié en 2003. Dans la deuxième édition du *Dictionnaire de l'Ancien Régime* de Lucien Bély, également publiée en 2003, on trouve un article qui a comme titre prometteur « Sexualité ». Pourtant, malgré des analyses franches de la masturbation, de la sexualité extraconjugale et même du viol, le thème du désir homosexuel n'est pas une seule fois mentionné¹⁸. Dans l'édition de Jacqueline et Roger Duchêne qui a paru en 1993 dans la collection Folio de *L'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, si les nombreuses aventures hétérosexuelles des protagonistes n'appellent pas beaucoup de commentaires de la part de M. et M^{me} Duchêne, nos sages éditeurs précisent cependant que le seul épisode dans lequel deux hommes se trouvent dans le même lit est bien « une scène de libertinage¹⁹ ».

Considérons donc cette scène de libertinage. Aussi inhabituel que cela puisse paraître, tous les personnages sauf un (Marcel) gardent leur véritable identité, y compris Bussy lui-même :

Le lendemain, Marcel et Bussy, s'étant levés plus tôt que les autres, allèrent dans la chambre de Manicamp, mais ne l'ayant pas trouvé et le croyant dans le parc à la promenade, ils allèrent dans la chambre de Trimalet, avec lequel ils trouvèrent Manicamp couché. « Vous voyez, mes amis, » leur dit Manicamp, « que je tâche de profiter des choses que vous dites touchant le mépris du monde. J'ai déjà gagné sur moi d'en mépriser la moitié, et j'espère que dans peu de temps, hors mes amis particuliers, je ne ferai pas grand cas de l'autre. » « Souvent on arrive à même fin par différentes voies, » lui répondit Bussy. « Pour moi, je ne condamne point vos manières ; chacun se sauve à sa guise. Mais je suis bien assuré de n'aller point à la béatitude par le chemin que vous tenez²⁰. »

On pourrait facilement penser que la tolérance de Bussy en trouvant les deux hommes ensemble et sa référence ironique au salut religieux proviennent du XXI^e siècle, tandis que les commentaires des critiques correspondraient à une époque reculée. Mais cette ouverture d'esprit doit être comprise de façon nuancée. La tolérance apparente que montre Bussy envers ces deux hommes et la référence qu'il fait aux croyances religieuses semblent indiquer un décalage entre ce que j'appellerai le point de vue chrétien (selon lequel l'amour charnel entre deux hommes ou entre deux femmes est jugé inadmissible) et le point de vue social (qui est tolérant jusqu'à un certain point).

18. L. Bély, dir., *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 2003.

19. R. de Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, éd. J. et R. Duchêne, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993.

20. J. Prévot, éd., *Les Libertins du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2004, vol. II, p. 623.

En ce qui concerne le point de vue chrétien, certains sermons imprimés et discours religieux évoquent le péché de la sodomie. Cependant, la sodomie est considérée comme si abominable que les moralisateurs, au lieu de l'évoquer directement, signalent plutôt les dangers qu'entraînerait le simple fait de la nommer. Dans *La Somme des péchés*, par exemple, le prêtre franciscain Jean Benedicti affirme que « le péché est si énorme qu'on ne peut pas le mentionner à cause de son horreur²¹ ». De même, dans le *Traité de la concupiscence* de Bossuet, publié après sa mort, le sujet dont il parle est entouré de tant d'interdits et de non-dits qu'il est difficile de savoir s'il s'agit de la sodomie ou pas : « Qui, dis-je, oserait en parler ou y oserait penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour les blâmer²² ? »

Du point de vue social on trouve des attitudes beaucoup plus nuancées, car le bavardage représente, au contraire, un espace où l'on peut nommer ouvertement de telles pratiques. Bien que l'on puisse identifier des éléments homoérotiques dans des pièces comme *Clitandre* de Pierre Corneille, *Le Tartuffe* de Molière, et même *Bérénice* de Racine, ce thème reste toujours sous-jacent. Dans le bavardage, le même sujet est abordé ouvertement, justement parce qu'il est tabou dans la littérature officielle. Prétendre donc, comme le fait Didier Godard, que les anecdotes au sujet de l'homosexualité (comme dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux) dénotent une tolérance sociale dans un monde où l'homophobie était absente, n'est vrai qu'en partie²³. Le fait que ce thème soit confiné au domaine du bavardage marginal et pour la plupart anonyme prouve qu'il ne pouvait pas exister tout à fait ouvertement. Dans le *Chansonnier Maurepas*, par exemple, il arrive parfois que le nom des auteurs soit donné, mais en général, c'est dans les centaines de chansons de rue anonymes que les tendances sodomites de personnes plus ou moins célèbres sont à la fois satirisées et célébrées. Tallemant lui-même a laissé ses ouvrages sous forme de manuscrit et n'avait aucunement l'intention de les publier de son vivant. Les *Historiettes* n'ont été imprimées qu'en 1834, date à laquelle une version, pourtant aseptisée et expurgée, a choqué le public français. Cette description de la vie quotidienne ne correspondait sûrement pas à l'idée que l'on se faisait de l'ordre et de la bienséance de l'âge classique. Tallemant échappa à la censure car il n'eut pas à reconnaître la paternité des histoires les plus scandaleuses dont on lui avait fait part, et celles-ci n'auraient été lues de son vivant que par un groupe d'amis restreint. D'après J. C. Scott, « [l]e bavardage, presque par définition, n'a pas d'auteur identifiable mais des hordes de revendeurs empressés qui peuvent avancer qu'ils ne font que

21. Cité dans *Homosexuality in Early Modern France: A Documentary Collection*, éd., J. Merrick et B. T. Ragan, Jr, Oxford et New York, Oxford University Press, 2001, p. 3.

22. J. B. Bossuet, *Traité de la concupiscence*, Paris, La Bibliothèque, 2000, p. 22-23.

23. D. Godard, *Le Goût de Monsieur : l'homosexualité masculine au XVII^e siècle*, Montblanc, H&O Éditions, 2002, p. 165-166.

passer la nouvelle²⁴ ». Bussy-Rabutin, en revanche, n'a pas pu cacher qu'il était l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* et son bavardage à peine déguisé aux dépens de la cour lui a valu d'être exilé par le roi. Nous l'avons vu à propos de l'affaire de Termes racontée dans le *Journal* de Dangeau : le bavardage n'est sans danger que s'il reste anonyme.

Considérons un bref extrait des *Historiettes* au sujet de François Le Métel de Boisrobert (1592-1662), prêtre, poète, libertin renommé et membre fondateur de l'Académie Française :

Pour monstrier combien il se cachoit peu de ses complexions, il disoit que Ninon luy escrivoit, parlant du bon traitement que luy faisoient les Madelonnettes, où les Devots la firent mettre : « Je pense qu'à vostre imitation, je commenceray à aimer mon sexe. » Vandy, alors page du cardinal de Richelieu, à ce qu'il m'a conté luy-mesme, fut celui qui luy livra son camarade Nanteuil, beau garçon, moyennant dix-huict livres d'or. Il le mena, en badinant, dans la chambre de Bois-robert. Mais comme Vandy en veut à Nanteuil, qui a espousé une niece du mareschal de Schulemberg, dont il pretendoit estre heritier, ce qu'il m'a dit m'est un peu suspect.

Le Coudray-Géniers estoit rapporteur d'un procès qu'il perdit. Il se mit à pester contre luy. « L'ingrat, » disoit-il, « a-t-il oublié le plaisir que j'avois autrefois à le foutre. » Ce sera au temps qu'il avoit esté beau garçon²⁵.

En mettant l'accent sur le fait que Boisrobert ne cache pas ses penchants, Tallemant enregistre l'attitude novatrice de celui-ci. Quelle que soit la façon dont on choisit d'interpréter ces « complexions », la remarque de Tallemant à propos de l'indifférence de Boisrobert quant à la publicité de ses penchants nous permet de déduire que dans la société de l'époque ce genre d'activités était normalement tenu secret. De même, il est significatif que de tels sujets interdits ne soient abordés que sous forme de bavardage ou d'anecdote. Autrement dit, le bavardage représenterait à bien des égards un refuge pour un groupe de gens marginalisés. Même si les femmes qui aimaient les femmes et les hommes qui aimaient les hommes ne se définissaient pas comme groupe ou communauté, le fait que Tallemant puisse conter ces incidents (et il est clair qu'il a été encouragé par Boisrobert à les retranscrire) suggérerait qu'il est conscient de l'existence d'un tel groupe aussi bien que de sa différence. Pour reprendre la terminologie de Scott, « chaque sous-groupe crée, à partir des épreuves qu'il subit, un “discours caché” qui constitue une critique du pouvoir faite dans le dos de la personne

24. Scott, *op. cit.*, p. 142.

25. G. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, 2 vol., Paris, Gallimard, 1960-1961, vol. I, p. 413-414.

qui domine²⁶ ». De plus, l'attitude tolérante de Ninon et de Tallemant vis-à-vis de Boisrobert démontre que, même si on ne partageait pas les mêmes « complexions », on pouvait néanmoins les accepter. Les propos de Ninon ont beau être formulés sur le ton de la plaisanterie, elle n'en reconnaît pas moins les choix de Boisrobert en termes de préférence sexuelle. Pour citer de nouveau Spacks : « Bien que souvent articulé autour d'associations intimes, le bavardage est néanmoins le porte-parole de groupes : celui de petites sous-sociétés ou de communautés plus larges. Il véhicule des faits relevant de la vie privée et fait réfléchir là-dessus²⁷. »

La description que nous offre Tallemant de Vandy, qui joue le rôle d'entremetteur « en badinant », introduit une autre fonction importante du bavardage : « Le bavardage insiste sur sa propre frivolité²⁸. » Le bavardage, même s'il véhicule des nouvelles ou des jugements importants, le fait presque toujours de façon désinvolte. Ce manque de sérieux apparent permet évidemment de traiter des sujets choquants ou subversifs à la légère, mais aussi de saper l'autorité de quelqu'un ou de mettre en question l'exactitude d'un compte rendu. Tous ces ingrédients constitutifs du bavardage apparaissent dans l'extrait : après avoir cité la source de son anecdote, Tallemant met en doute la véracité de l'histoire. Dans une certaine mesure, l'inexactitude, l'incertitude et l'ambiguïté accompagnent toujours le bavardage.

Le dernier paragraphe de cet extrait montre à quel point le bavardage se nourrit de sources changeantes. Il semblerait dans ce cas que Boisrobert lui-même fût la source de l'anecdote. Si le bruit ou la rumeur fait montre d'une intention agressive en nommant la personne visée, la mention de ce qui est normalement innommable permet à la « victime » de se servir du bavardage de manière subversive, un peu comme dans la réappropriation plus récente du mot *queer* en anglais.

Tallemant, pour sa part, ne juge pas et ne montre aucune pudeur dans ses récits qui ont trait aux préférences sexuelles de ceux qui sont au pouvoir. Il fait mention des mignons de Louis XIII, roi dont les penchants sexuels ne semblent pas faire de doute. On nous dit, par exemple, qu'il dormait rarement avec sa femme, que lorsque Boisrobert écrivit les paroles d'une chanson que Louis XIII avait composée, décrivant son amour pour M^{me} d'Hautefort, le roi lui demanda de retirer le mot « désirs », car il n'en ressentait aucun pour elle, qu'il aimait « violemment » un certain Barradas et qu'« on l'accusoit de faire cent ordures avec luy »²⁹. Tallemant fait aussi mention du cardinal Mazarin, dont les préférences sexuelles servaient souvent de cible à des ennemis qu'il avait combattus durant la Fronde, et qui

26. Scott, *op. cit.*, p. xii.

27. Spacks, *op. cit.*, p. 262.

28. *Ibid.*, p. 6.

29. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, vol. I, p. 338-339.

l'associaient au « vice italien » à cause de ses origines transalpines. Parmi les autres écrits de Tallemant, on trouve également un poème qui célèbre la victoire de Philippe d'Orléans sur un autre grand amateur d'hommes, Guillaume d'Orange :

Le Grand Prince d'Orange
 Le bougre solennel
 Ardent à la louange
 Au renom immortel
 Pour enfiler Monsieur vient jusques à Cassel
 Mais en vain il y tasche
 Luy mesme il est foutu
 Nostre petit bardache
 Luy fait monstrier le cu³⁰.

Le lien établi ici entre Monsieur et Guillaume d'Orange se trouve aussi dans la correspondance de la deuxième femme de Philippe, la princesse Palatine, qui est sans doute la plus importante source des bavardages sur les pratiques de son mari. Dans ses lettres, Madame fait preuve d'une connaissance extraordinaire en ce qui concerne la sexualité de son mari et d'autres hommes. Les mots qu'elle utilise le plus souvent pour signaler une rumeur – « on dit » ou « dit-on » – reflètent les origines orales et non identifiées du bavardage. Dans une lettre du 12 octobre 1701, par exemple, elle observe, à propos du dernier favori choisi par Guillaume d'Orange :

Le roi Guillaume change souvent de favoris ; il en a un autre, dit-on, à la place d'Albermale. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la reine, sa femme, n'ait pas eu de rivales de son vivant. Ceux qui ont ces goûts-là se moquent pas mal des femmes. Je suis devenue en France tellement savante sur ce chapitre que je pourrais écrire des livres là-dessus³¹.

Deux mois plus tard (le 13 décembre 1701), elle apporte la preuve de l'acceptation sociale d'un goût qui a été partagé par plusieurs héros dans l'histoire, mais aussi de la réinterprétation par certaines personnes de la condamnation chrétienne d'un tel « vice » :

Ce qu'on dit du roi Guillaume n'est que trop vrai ; mais tous les héros étaient ainsi : Hercule, Thésée, Alexandre, César, tous étaient ainsi et avaient leurs favoris. Ceux qui, tout en croyant aux saintes Écritures n'en sont pas moins entachés de ce vice-là, s'imaginent que ce n'était un péché que tant que le monde n'était pas peuplé. Ils s'en cachent tant qu'ils peuvent pour ne pas blesser le vulgaire, mais entre gens de qualité on en parle ouvertement. Ils estiment que c'est une gentillesse et ne

30. Tallemant des Réaux, *Le Manuscrit 673*, éd. V. Maigne, Paris, Klincksieck, 1994, p. 519.

31. Charlotte Élisabeth ou Élisabeth-Charlotte de Bavière, *Lettres de Madame, Duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine*, éd. O. Amiel, Paris, Mercure de France, 1985, p. 305.

font pas faute de dire que depuis Sodome et Gomorrhe notre Seigneur Dieu n'a plus puni personne pour ce motif³².

Cette allusion au fait que l'homosexualité était un sujet débattu ouvertement par certains membres de l'aristocratie (et cette distinction entre les classes sociales pourrait être approfondie dans une autre étude) démontre le niveau d'acceptation dont la cour a fait preuve³³. Comme il fallait s'y attendre, les préférences sexuelles de Monsieur jouent un grand rôle dans les chansons recueillies dans le *Chansonnier Maurepas* : ses liaisons avec des hommes de son entourage y sont ressassées avec de nombreux détails lubriques, tout comme l'est sa passion pour plusieurs danseurs de l'opéra. Dans une version totalement surréaliste d'un chant de Noël, Monsieur est représenté devant la crèche, vêtu en travesti, où il se fait prendre par un âne. Cependant, bien que les penchants de Monsieur soient ridiculisés, il est rare que les chansons, les journaux et les lettres de l'époque fassent montre d'une quelconque indignation morale. Au contraire, les témoignages de tolérance à l'époque vont souvent au-delà de toute attente. Dans un épisode raconté par l'abbé de Cosnac dans ses *Mémoires* au sujet de Monsieur et de son favori le chevalier de Lorraine, le mot « scandale » apparaît, mais pas là où on l'attendrait :

Monsieur avoit résolu, lorsqu'il croyoit aller à l'armée, de chasser en partant M^{lle} de Fienne, fille d'honneur de Madame : cette fille aimoit éperdument le chevalier de Lorraine et en étoit aimée de même. Leur amour étoit si public, que le P. Zoccoli, confesseur de Monsieur, avoit été obligé, le jour de Pâques, de l'avertir qu'en conscience il devoit faire cesser ce scandale. Monsieur y étoit assez porté de lui-même ; l'attachement du chevalier pour cette fille ne lui plaisoit point. Le chevalier lui fit généreusement ce sacrifice, et Benserade fut chargé de porter à cette fille l'ordre de sortir de la maison, sans en parler même à Madame³⁴.

S'il y a un élément commun à tous les récits des mémorialistes du xvii^e siècle sur Philippe d'Orléans, qu'il s'agisse de la princesse Palatine, du marquis de Sourches, de l'abbé de Cosnac ou de Saint-Simon, c'est son manque de discrétion et son amour du bavardage. Même si ce jugement sur le caractère de Philippe est juste, il est inévitable que, considéré comme efféminé, il ait été associé aux pires qualités attribuées aux femmes. Saint-Simon est particulièrement acerbe à cet égard. À un moment donné, il raconte que Monsieur parlait « moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire en-

32. *Ibid.*, p. 311-312.

33. Cette acceptation est étayée par les observations souvent très légères qui apparaissent dans les chansons du temps où la sodomie était pratiquée à la cour. Dans le *Chansonnier Maurepas*, par exemple, on lit : « Scavez vous bien comme à la Cour,/ On fait presentement l'amour ;/ Au lieu d'un objet tendre/ Eh bien,/ On commence par prendre,/ Vous m'entendez bien. » (vol. V, 1685, fol. 403)

34. D. de Cosnac, *Mémoires*, 2 vol., Paris, Jules Renouard, 1852, vol. I, p. 367-368.

core comme trois ou quatre femmes³⁵ ». Plus tard il dit que Philippe avait « les mauvaises qualités des femmes », et qu'il était « incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa Cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser, et redisant des uns aux autres³⁶ ».

Il existe plusieurs lettres écrites par la princesse Palatine qui traitent de ses disputes avec les favoris de Philippe, surtout Lorraine et le marquis d'Effiat. En conclusion, citons une lettre qui révèle la complexité du bavardage aussi bien que les différentes stratégies de manipulation que les favoris de Monsieur ont essayé de mettre en œuvre. Pour s'opposer au mariage de Philippe et d'Élisabeth-Charlotte, ceux-ci font courir le bruit que la princesse a une liaison amoureuse avec un homme qu'elle appelle dans ses lettres « le chevalier Sinsanet ». Avec l'aide du roi, Élisabeth réussit à contrecarrer ces tentatives :

Un mois après cette affaire, une personne de mes amis me dit : « Vos ennemis sont furieux, enragés de ce que leur plan a manqué ; ils ont tenu un conseil, dans lequel M. d'Effiat a résolu, puisque vous ne parliez plus au chevalier de *Sinsanet*, de répandre le bruit que vous aviez avec lui un commerce secret, et que Théobon portait vos lettres (ils ne savaient pas en effet que c'était le roi qui m'avait avertie, et pensaient que c'était Théobon). De plus, afin que l'affaire marche tout à fait bien, ils ont encore décidé que ni le chevalier de Lorraine, ni d'Effiat, ni M^{me} de Grancey ne diraient rien de Madame à Monsieur, mais qu'ils feraient insinuer à ce dernier ce qu'il doit savoir, comme des nouvelles venant de Paris de troisième ou quatrième main ». Cette confidence me mit dans un très grand embarras, car si j'en avais fait part à Monsieur, qui ne peut se taire, mes ennemis l'auraient su tout de suite, et, renonçant à leur projet, ils auraient dit que c'était la haine et la méchanceté qui me faisaient les en accuser. Monsieur, d'ailleurs, m'avait si bien promis qu'il n'ajouterait aucune foi à tout ce qu'on pourrait lui dire sur ce chapitre, attendu qu'il était tout à fait sûr de moi, que, pour mon malheur, je résolus de me taire. (19 septembre 1682³⁷)

Ici, Madame elle-même dépend d'un bavardage anonyme pour découvrir le contenu du bavardage qui circule à son sujet. D'après Spacks, le bavardage se situe aux « frontières d'un discours oral autorisé par la société³⁸ ». Dans ce dernier passage, il semble que le bavardage se situe aux frontières de ces frontières, car, selon la princesse Palatine, la révélation directe d'informations fausses relève d'une stratégie trop évidente pour le cercle de Monsieur. Le bavardage qui est révélé implicitement peut avoir plus

35. L. de Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Y. Coirault, Paris, Gallimard, 1983, vol. II, p. 5.

36. Saint-Simon, *op. cit.*, vol. II, p. 14.

37. Princesse Palatine, *Lettres*, *op. cit.*, p. 78-79.

38. Spacks, *op. cit.*, p. 65.

d'effet que des histoires qui sont racontées de manière explicite. Si des informations paraissent être « de troisième ou quatrième main », ce transfert d'information met à distance les auteurs concernés et le bavardage est susceptible d'avoir plus d'impact. La seule réponse que la princesse puisse faire, c'est de se taire.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de la façon dont le bavardage et l'interdit se mêlent au xviii^e siècle en France ? Le bavardage représente un espace où les désirs tus partout ailleurs peuvent jouer un rôle important. Comme nous l'avons vu, le désir homosexuel est non seulement exprimé, mais même accepté, jusqu'à un certain degré, dans ce genre de discours. Bien que cela révèle une surprenante tolérance dans certaines couches de la société, n'en concluons pas pour autant que l'époque représentait le meilleur des mondes possibles. Le désir homosexuel était toléré dans la mesure où il était confiné à l'intérieur de ces limites. Il faut également reconnaître que nous bavardons rarement sur des faits normatifs, connus de tous, mais plutôt sur des sujets interdits ou dangereux, ce qui nous permet un frisson de plaisir subversif, de sorte que dans l'espace du bavardage, le tabou lui-même peut devenir, jusqu'à un certain point, normatif. Autrement dit, le bavardage prête sa voix à des groupes qui d'ordinaire sont obligés de demeurer muets.

Nicholas Hammond

Université de Cambridge, Grande-Bretagne